

Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée,
Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :
« N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait ;
« Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée,
« Où la gloire me suit, qui t'était destinée :
« Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;
« Mais je vivrais à toi si tu l'avais voulu. »

CINNA.

Eh bien ! vous le voulez, il faut vous satisfaire,
Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,
Il faut sur un tyran porter de justes coups ;
Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.
S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos âmes ;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés
Force jusqu'aux esprits et jusqu'aux volontés.
Vous me faites priser ce qui me déshonore ;
Vous me faites haïr ce que mon âme adore ;
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
Exposer tout le mien et mille et mille fois :
Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée ;
Mais ma main, aussitôt contre mon sein tournée,
Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtement,
Et, par cette action dans l'autre confondue,
Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue.
Adieu.

FULVIE.

SCÈNE V. — ÉMILIE, FULVIE.

Vous avez mis son âme au désespoir.

ÉMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer ou suive son devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de sa vie :
Vous en pleurez !

ÉMILIE.

Hélas ! cours après lui, Fulvie,

Et, si ton amitié daigne me secourir,
Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir ;
Dis-lui...

FULVIE.

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste ?

ÉMILIE.

Ah ! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.

FULVIE.

Et quoi donc ?

ÉMILIE.

Qu'il achève, et dégage sa foi,
Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLÈTE, GARDES.

AUGUSTE.

Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

EUPHORBE.

Seigneur, le récit même en paraît effroyable :
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi ! mes plus chers amis ! quoi ! Cinna ! quoi ! Maxime !
Les deux que j'honorais d'une si haute estime,
A qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avais fait choix
Pour les plus importants et plus nobles emplois !
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire !
Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juste repentir ;
Mais Cinna !

EUPHORBE.

Cinna seul dans sa rage s'obstine,
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine ;
Lui seul combat encor les vertueux efforts

Que sur les conjurés fait ce juste remords,
Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs âmes ébranlées.

AUGUSTE.

Lui seul les encourage, et lui seul les séduit !
O le plus déloyal que la terre ait produit !
O trahison conçue au sein d'une furie !
O trop sensible coup d'une main si chérie !
Cinna, tu me trahis ! Polyclète, écoutez.

Il lui parle à l'oreille.

POLYCLÈTE.

Tous vos ordres, seigneur, seront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Éraste en même temps aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

Polyclète rentre.

EUPHORBEE.

Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir.
A peine du palais il a pu revenir.
Que, les yeux égarés et le regard farouche,
Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,
Il déteste sa vie et ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit ;
Et, m'ayant commandé que je vous avertisse,
Il ajoute : « Dis-lui que je me fais justice,
« Que je n'ignore point ce que j'ai mérité. »
Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité ;
Et l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE.

Sous ce pressant remords il a trop succombé,
Il s'est à mes bontés lui-même dérobé ;
Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface :
Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grâce,
Allez pourvoir au reste, et faites qu'on ait soin
De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

SCÈNE II. — AUGUSTE.

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?

Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si, donnant des sujets, il ôte les amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr ; qui peut tout doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants ;
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau,
Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice.
Et que, par ton exemple, à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise :
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ;
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne ?
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime,
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État ?
Donc, jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre !
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
Qui pardonne aisément, invite à l'offenser ;
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
Mais quoi ! toujours du sang et toujours des supplices !
Ma cruauté se lasse et ne peut s'arrêter ;

Je veux me faire craindre et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile ;
Une tête coupée en fait renaître mille,
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute ;
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute ;
Meurs ; tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort.
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse ;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre ou mourir.
La vie est peu de chose, et le peu qui l'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste ;
Meurs, mais quitte du moins la vie avec éclat,
Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,
A toi-même en mourant immole ce perfide ;
Contentant ses désirs, punis son parricide ;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas :
Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine ;
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose !
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner ?
Ou laissez-moi périr ou laissez-moi régner.

SCÈNE III⁴. — AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.

Madame, on me trahit, et la main qui me tue
Rend sous mes déplaisirs ma constance abattue.
Cinna, Cinna le traître...

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,

⁴ A la représentation, on supprime toute cette scène, ainsi que le personnage de Livie, complètement inutile à l'action. Cette suppression date de plus d'un siècle.

Seigneur, et j'ai pâli cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme ?

AUGUSTE.

Hélas ! de quel conseil est capable mon âme ?

LIVIE.

Votre sévérité, sans produire aucun fruit,
Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit ;
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide :
Salvidien à bas a soulevé Lépide ;
Murène a succédé, Cépion l'a suivi :
Le jour à tous les deux dans les tourments ravi
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Égnace,
Dont Cinna maintenant ose prendre la place ;
Et, dans les plus bas rangs, les noms les plus abjects
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
Après avoir en vain puni leur insolence,
Essayez sur Cinna ce que peut la clémence ;
Faites son châtement de sa confusion,
Cherchez le plus utile en cette occasion :
Sa peine peut aigrir une ville animée,
Son pardon peut servir à votre renommée ;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher,
Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout à fait en quittant cet empire
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire.
J'ai trop par vos avis consulté là-dessus :
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.
Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise,
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,
Et te rend ton État après l'avoir conquis,
Plus paisible et plus grand que je ne te l'ai pris :
Si tu veux me haïr, hais-moi sans plus rien feindre ;
Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre :
De tout ce qu'eut Sylla de puissance et d'honneur,
Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez et trop longtemps son exemple vous flatte ;
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate :
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours
Ne serait pas bonheur s'il arrivait toujours.

AUGUSTE.

Eh bien, s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
Après un long orage il faut trouver un port;
Et je n'en vois que deux : le repos ou la mort.

LIVIE.

Quoi! vous voulez quitter le fruit de tant de peines!

AUGUSTE.

Quoi! vous voulez garder l'objet de tant de haines!

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'est plutôt désespoir que générosité.

AUGUSTE.

Régner et caresser une main si traîtresse,
Au lieu de sa vertu, c'est montrer sa faiblesse.

LIVIE.

C'est régner sur vous-même, et, par un noble choix,
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme;
Vous me tenez parole, et c'en sont là, madame.
Après tant d'ennemis à mes pieds abattus,
Depuis vingt ans je règne, et j'en sais les vertus;
Je sais leurs divers ordres, et de quelle nature
Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture :
Tout son peuple est blessé par un tel attentat,
Et la seule pensée est un crime d'État,
Une offense qu'on fait à toute sa province,
Dont il faut qu'il la venge ou cesse d'être prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre passion.

AUGUSTE.

Ayez moins de faiblesse ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez plus si mal un conseil salulaire.

AUGUSTE.

Le ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire.

Adieu : nous perdons temps.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime votre personne, et non votre fortune.

Elle est seule.

Il m'échappe; suivons, et forçons-le de voir
Qu'il peut, en faisant grâce, affermir son pouvoir,
Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque
Qui fasse à l'univers connaître un vrai monarque.

SCÈNE IV. — ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

D'où me vient cette joie, et que mal à propos
Mon esprit, malgré moi, goûte un entier repos!
César mande Cinna sans me donner d'alarmes!
Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes :
Comme si j'apprenais d'un secret mouvement
Que tout doit succéder à mon contentement!
Ai-je bien entendu? me l'as-tu dit, Fulvie?

FULVIE.

J'avais gagné sur lui qu'il aimerait la vie,
Et je vous l'amenais, plus traitable et plus doux,
Faire un second effort contre votre courroux;
Je m'en applaudissais, quand soudain Polyète,
Des volontés d'Auguste ordinaire interprète,
Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit,
Et de sa part, sur l'heure, au palais l'a conduit.
Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause;
Chacun diversement soupçonne quelque chose;
Tous présument qu'il ait un grand sujet d'emui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarrasse, et que je viens d'apprendre,
C'est que deux inconnus se sont saisis d'Évandre,
Qu'Éphorbe est arrêté sans qu'on sache pourquoi,
Que même de son maître on dit je ne sais quoi :
On lui veut imputer un désespoir funeste;
On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste.

ÉMILIE.

Que de sujets de craindre et de désespérer,
Sans que mon triste cœur en daigne murmurer!

A chaque occasion le ciel y fait descendre
 Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre ;
 Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler ;
 Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.
 Je vous entend, grands dieux ! vos bontés que j'adore
 Ne peuvent consentir que je me déshonore,
 Et ne me permettant soupirs, sanglots, ni pleurs,
 Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
 Vous voulez que je meure avec ce grand courage
 Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage ;
 Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
 Et dans la même assiette où vous me retenez.
 O liberté de Rome ! ô mânes de mon père !
 J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire :
 Contre votre tyran j'ai ligué ses amis,
 Et plus osé pour vous qu'il ne m'était permis.
 Si l'effet a manqué, ma gloire n'est pas moindre ;
 N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre,
 Mais si fumante encor d'un généreux courroux,
 Par un trépas si noble et si digne de vous,
 Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnaître
 Le sang des grands héros dont vous m'avez fait naître.

SCÈNE V. — MAXIME, ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

Mais je vous vois, Maxime, et l'on vous faisait mort !

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport ;
 Se voyant arrêté, la trame découverte,
 Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÉMILIE.

Que dit-on de Cinna ?

MAXIME.

Que son plus grand regret
 C'est de voir que César sait tout votre secret ;
 En vain il le dénie et le veut méconnaître.
 Évandre a tout conté pour excuser son maître,
 Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

ÉMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter ;

Je suis prête à le suivre et lasse de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attend chez moi.

ÉMILIE.

Chez vous !

MAXIME.

C'est vous surprendre ;

Mais apprenez le soin que le ciel a de vous ;
 C'est un des conjurés qui va fuir avec nous.
 Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive ;
 Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

ÉMILIE.

Me connais-tu, Maxime, et sais-tu qui je suis ?

MAXIME.

En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
 Et tâche à garantir de ce malheur extrême
 La plus belle moitié qui reste de lui-même.
 Sauvons-nous, Émilie, et conservons le jour,
 Afin de le venger par un heureux retour.

ÉMILIE.

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre,
 Qu'il ne faut pas venger de peur de leur survivre ;
 Quiconque après sa perte aspire à se sauver
 Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME.

Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte ?
 O dieux ! que de faiblesse en une âme si forte !
 Ce cœur si généreux rend si peu de combat,
 Et du premier revers la fortune l'abat !
 Rappelez, rappelez, cette vertu sublime,
 Ouvrez enfin les yeux, et connaissez Maxime ;
 C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez ;
 Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez ;
 Et puisque l'amitié n'en faisait plus qu'une âme,
 Aimez en cet ami l'objet de votre flamme ;
 Avec la même ardeur il saura vous chérir,
 Que...

ÉMILIE.

Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir !

Tu prétends un peu trop ; mais quoi que tu prétendes,
 Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes ;

Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas,
 Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas ;
 Fais que je porte envie à ta vertu parfaite.
 Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette ;
 Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur,
 Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
 Quoi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse,
 Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse ?
 Apprends, apprends de moi quel en est le devoir,
 Et donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME.

Votre juste douleur est trop impétueuse.

ÉMILIE.

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.
 Tu me parles déjà d'un bienheureux retour,
 Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour !

MAXIME.

Cet amour en naissant est toutefois extrême ;
 C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'aime ;
 Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé...

ÉMILIE.

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé ;
 Ma perte m'a surprise et ne m'a point troublée ;
 Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée.
 Ma vertu tout entière agit sans m'émouvoir,
 Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi ! vous suis-je suspect de quelque perfidie ?

ÉMILIE.

Oui, tu l'es, puisque enfin tu veux que je le die ;
 L'ordre de notre fuite est trop bien concerté
 Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté ;
 Les dieux seraient pour nous prodigés en miracles,
 S'ils en avaient sans toi levé tous les obstacles.
 Fuis sans moi, tes amours sont ici superflus.

MAXIME.

Ah ! vous m'en dites trop.

ÉMILIE.

J'en présume encor plus.

Ne crains pas, toutefois, que j'éclate en injures ;
 Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures.

Si c'est te faire tort que de m'en défier,
 Viens mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME.

Vivez, belle Émilie, et souffrez qu'un esclave...

ÉMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.
 Allons, Fulvie, allons.

SCÈNE VI. — MAXIME.

Désespéré, confus,

Et digne, s'il se peut d'un plus cruel refus,
 Que résous-tu, Maxime ? et quel est le supplice
 Que ta vertu prépare à ton vain artifice ?
 Aucune illusion ne te doit plus flatter ;
 Émilie en mourant va tout faire éclater ;
 Sur un même échafaud la perte de sa vie
 Étalera sa gloire et ton ignominie,
 Et sa mort va laisser à la postérité
 L'infâme souvenir de ta déloyauté.
 Un même jour t'a vu, par une fausse adresse,
 Trahir ton souverain, ton ami, ta maîtresse,
 Sans que de tant de droits en un jour violés,
 Sans que de deux amants au tyran immolés,
 Il te reste aucun fruit que la honte et la rage
 Qu'un remords inutile allume en ton courage.
 Euphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils ;
 Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils ?
 Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infâme ;
 Bien qu'il change d'état, il ne change point d'âme ;
 La tienne, encor servile, avec la liberté
 N'a pu prendre un rayon de générosité ;
 Tu m'as fait relever une injuste puissance ;
 Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance ;
 Mon cœur te résistait, et tu l'as combattu
 Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu.
 Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,
 Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire ;
 Mais les dieux permettront à mes ressentiments
 De te sacrifier aux yeux des deux amants,
 Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime

Mon sang leur servira d'assez pure victime,
Si dans le tien mon bras, justement irrité,
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours ;
Tiens ta langue captive ; et si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir :
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA.

Je vous obéirai, seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna ; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ;
Et lorsque après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein
T'avait mis contre moi les armes à la main ;
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître,
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti :
Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie ;
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie ;
Je te fis prisonnier pour te combler de biens ;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens ;
Je te restituai d'abord ton patrimoine ;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,

Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion ;
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire ;
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveur montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis, après lui, mon plus cher confident ;
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressait de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis ;
Bien plus, ce même jour je te donne Émilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA.

Moi, seigneur ! moi, que j'eusse une âme si traîtresse !
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse :
Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux ;
Tu te justifieras après, si tu le peux.
Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal ;
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons ?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?

Procule, Glabrien, Virginian, Rutile,
 Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
 Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé;
 Le reste ne vait pas l'honneur d'être nommé :
 Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
 Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
 Et qui, désespérant de les plus éviter,
 Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
 Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
 Plus par confusion que par obéissance.
 Quel était ton dessein, et que prétendais-tu
 Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
 Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique !
 Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
 Son salut désormais dépend d'un souverain
 Qui pour tout conserver tiennet tout en sa main ;
 Et si sa liberté te faisait entreprendre,
 Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre ;
 Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,
 Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
 Quel était donc ton but ? d'y régner à ma place ?
 D'un étrange malheur son destin le menace,
 Si pour monter au trône et lui donner la loi
 Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,
 Si jusques à ce point son sort est déplorable,
 Que tu sois après moi le plus considérable,
 Et que ce grand fardeau de l'empire romain
 Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
 Apprends à te connaître, et descends en toi-même :
 On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
 Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
 Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux :
 Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
 Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
 Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
 Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
 Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
 Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
 Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient ;
 Elle seule t'élève, et seule te soutient ;
 C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne ;

Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne ;
 Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
 Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
 J'aime mieux toutefois céder à ton envie ;
 Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie ;
 Mais oses-tu penser que les Serviliens,
 Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
 Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
 Des héros de leur sang sont les vives images,
 Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
 Jusqu'à pouvoir souffrir que tu régnes sur eux ?
 Parle, parle, il est temps.

CINNA.

Je demeure stupide !

Non que votre colère ou la mort m'intimide :
 Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
 Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.
 Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée :
 Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée.
 Le père et les deux fils, lâchement égorgés,
 Par la mort de César étaient trop peu vengés ;
 C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause :
 Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
 N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,
 D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs.
 Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire ;
 Je sais ce que j'ai fait et ce qu'il vous faut faire.
 Vous devez un exemple à la postérité,
 Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
 Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime.
 Voyons si ta constance ira jusques au bout.
 Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout ;
 Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

SCÈNE II. — LIVIE, AUGUSTE, CINNA, ÉMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connaissez pas encor tous les complices ;

Votre Émilie en est, seigneur, et la voici ¹.

CINNA.

C'est elle-même, ô dieux !

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, aussi !

ÉMILIE.

Où, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,
Et j'en étais, seigneur, la cause et le salaire.

AUGUSTE.

Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui
T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui ?
Ton âme à ces transports un peu trop s'abandonne,
Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne.

ÉMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentiments
N'est point le prompt effet de vos commandements :
Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étaient nées ;
Et ce sont des secrets de plus de quatre années ;
Mais, quoique je l'aimasse, et qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi ;
Je ne voulus jamais lui donner d'espérance,
Qu'il ne m'eût de mon père assuré la vengeance ;
Je la lui fis jurer ; il chercha des amis :
Le ciel rompt le succès que je m'étais promis,
Et je vous viens, seigneur, offrir une victime,
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime :
Son trépas est trop juste après son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'État :
Mourir en sa présence, et rejoindre mon père,
C'est tout ce qui m'amène et tout ce que j'espère.

AUGUSTE.

Jusques à quand, ô ciel ! et par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ?
Pour ses débordements j'en ai chassé Julie ;
Mon amour en sa place a fait choix d'Émilie,
Et je la vois comme elle indigne de ce rang.
L'une m'ôtait l'honneur, l'autre a soif de mon sang :
Et, prenant toutes deux leur passion pour guide,

¹ Le personnage de Livie étant supprimé à la représentation, on fait dire ces deux vers par Émilie.

L'une fut impudique, et l'autre est parricide.
O ma fille ! est-ce là le prix de mes bienfaits ?

ÉMILIE.

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets

AUGUSTE.

Songez avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

ÉMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendresse ;
Il fut votre tuteur, et vous son assassin ;
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin :
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère,
Que votre ambition s'est immolé mon père,
Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler,
À son sang innocent voulait vous immoler.

LIVIE ¹.

C'en est trop, Émilie, arrête, et considère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père :
Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave, et non de l'empereur.
Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne,
Et, dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste et l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable ;
Quoi qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable :
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main ;
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

ÉMILIE.

Aussi, dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlais pour l'aigrir, et non pour me défendre.
Punissez donc, seigneur, ces criminels appas
Qui de vos favoris font d'illustres ingrats ;
Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres.
Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres ;
Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger,
Si j'ai l'amour ensemble et le sang à venger.

CINNA.

Que vous m'avez séduit, et que je souffre encore

¹ Toute cette tirade, si odieuse et si opposée au sentiment du droit et de la justice, est supprimée à la représentation.

D'être déshonoré par celle que j'adore !
 Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer :
 J'avais fait ce dessein avant que de l'aimer ;
 A mes plus saints désirs la trouvant inflexible,
 Je crus qu'à d'autres soins elle serait sensible ;
 Je parlai de son père et de votre rigueur,
 Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.
 Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme !
 Je l'attaquai par là, par là je pris son âme ;
 Dans mon peu de mérite elle me négligeait,
 Et ne put négliger le bras qui la vengeait :
 Elle n'a conspiré que par mon artifice ;
 J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

ÉMILIE.

Cinna, qu'oses-tu dire ? est-ce là me chérir,
 Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir ?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne souillez point ma gloire.

ÉMILIE.

La mienne se flétrit si César te veut croire.

CINNA.

Et la mienne se perd si vous tirez à vous
 Toute celle qui suit de si généreux coups.

ÉMILIE.

Eh bien ! prends-en ta part et me laisse la mienne ;
 Ce serait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne :
 La gloire et le plaisir, la honte et les tourments,
 Tout doit être commun entre de vrais amants.
 Nos deux âmes, seigneur, sont deux âmes romaines ;
 Unissant nos désirs, nous unîmes nos haines ;
 De nos parents perdus le vif ressentiment
 Nous apprit nos devoirs en un même moment ;
 En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent ;
 Nos esprits généreux ensemble le formèrent ;
 Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas :
 Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat et perfide,
 Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépidé ;
 Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez :
 Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez ;

Et que tout l'univers, sachant ce qui m'anime,
 S'étonne du supplice aussi bien que du crime.

SCÈNE III. — AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME,
 ÉMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

Mais enfin le ciel m'aime, et ses bienfaits nouveaux
 Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.
 Approche, seul ami que j'éprouve fidèle.

MAXIME.

Honorez moins, seigneur, une âme criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
 Après que du péril tu m'as su garantir ;
 C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis, connaissez mieux le pire :
 Si vous réglez encor, seigneur, si vous vivez,
 C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.
 Un vertueux remords n'a point touché mon âme ;
 Pour perdre mon rival j'ai découvert sa trame ;
 Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé,
 De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé :
 Je voulais avoir lieu d'abuser Émilie,
 Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,
 Et pensais la résoudre à cet enlèvement
 Sous l'espoir du retour pour venger son amant ;
 Mais, au lieu de goûter ces grossières amores,
 Sa vertu combattue a redoublé ses forces.
 Elle a lu dans mon cœur ; vous savez le surplus,
 Et je vous en ferais des récits superflus.
 Vous voyez le succès de mon lâche artifice :
 Si pourtant quelque grâce est due à mon indice,
 Faites périr Euphorbe au milieu des tourments,
 Et souffrez que je meure aux yeux de ces amants.
 J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
 Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître ;
 Et croirai toutefois mon bonheur infini,
 Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô ciel ! et le sort, pour me nuire,

A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?
 Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers ;
 Je suis maître de moi comme de l'univers ;
 Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
 Conservez à jamais ma dernière victoire ;
 Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
 De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
 Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
 Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;
 Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
 Je te la donne encor comme à mon assassin.
 Commençons un combat qui montre par l'issue
 Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
 Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
 Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler :
 Avec cette beauté que je t'avais donnée,
 Reçois le consulat pour la prochaine année.
 Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang ;
 Préfères-en la pourpre à celle de mon sang ;
 Apprends, sur mon exemple, à vaincre ta colère :
 Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

ÉMILIE.

Et je me rends, seigneur, à ces hautes bontés ;
 Je recouvre la vue auprès de leurs clartés :
 Je connais mon forfait qui me semblait justice ;
 Et (ce que n'avait pu la terreur du supplice)
 Je sens naître en mon âme un repentir puissant,
 Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.
 Le ciel a résolu votre grandeur suprême ;
 Et pour preuve, seigneur, je n'en veux que moi-même.
 J'ose avec vanité me donner cet éclat,
 Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'État.
 Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle ;
 Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidèle ;
 Et, prenant désormais cette haine en horreur,
 L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses
 Au lieu de châtimens trouvent des récompenses ?
 O vertu sans exemple ! ô clémence, qui rend
 Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand !

AUGUSTE.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime ;
 Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime :
 Il nous a trahis tous ; mais ce qu'il a commis
 Vous conserve innocents et me rend mes amis.

A Maxime.

Reprends auprès de moi ta place accoutumée ;
 Rentre dans ton crédit et dans ta renommée ;
 Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grâce à son tour ;
 Et que demain l'hymen couronne leur amour.
 Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, il a trop de justice ;
 Et je suis plus confus, seigneur, de vos bontés
 Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu, dans mon cœur rappelée,
 Vous consacre une foi lâchement violée,
 Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
 Que la chute du ciel ne pourrait l'ébranler.
 Puisse le grand moteur des belles destinées,
 Pour prolonger vos jours, retrancher nos années ;
 Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,
 Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous !

LIVIE ¹.

Ce n'est pas tout, seigneur, une céleste flamme
 D'un rayon prophétique illumine mon âme.
 Oyez ce que les dieux vous font savoir par moi ;
 De votre heureux destin c'est l'immuable loi.
 Après cette action vous n'avez rien à craindre ;
 On portera le joug désormais sans se plaindre ;
 Et les plus indomptés, renversant leurs projets,
 Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets ;
 Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie,
 N'attaquera le cours d'une si belle vie ;
 Jamais plus d'assassins ni de conspirateurs :
 Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
 Rome, avec une joie et sensible et profonde,
 Se démet en vos mains de l'empire du monde ;

¹ Supprimé à la représentation.

Vos royales vertus lui vont trop enseigner
 Que son bonheur consiste à vous faire régner :
 D'une si longue erreur pleinement affranchie,
 Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
 Vous prépare déjà des temples, des autels,
 Et le ciel une place entre les immortels ;
 Et la postérité, dans toutes les provinces,
 Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure, et j'ose l'espérer :
 Ainsi toujours les dieux vous daignent inspirer !
 Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
 Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices,
 Et que vos conjurés entendent publier
 Qu'Auguste a tout appris et veut tout oublier.

FIN DE CINNA

POLYEUCTE

MARTYR

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE — 1640

A LA REINE RÉGENTE¹.

Madame,

Quelque connaissance que j'aie de ma faiblesse, quelque profond respect qu'imprime Votre Majesté dans les âmes de ceux qui l'approchent, j'avoue que je me jette à ses pieds sans timidité, sans défiance, et que je me tiens assuré de lui plaire, parce que je suis assuré de lui parler de ce qu'elle aime le mieux. Ce n'est qu'une pièce de théâtre que je lui présente, mais qui l'entre-tiendra de Dieu ; la dignité de la matière est si haute, que l'impuissance de l'artisan ne la peut ravaler ; et votre âme royale se plaît trop à cette sorte d'entretien pour s'offenser des défauts d'un ouvrage où elle rencontrera les délices de son cœur. C'est par là, madame, que j'espère obtenir de Votre Majesté le pardon du long temps que j'ai attendu à lui rendre cette sorte d'hommage. Toutes les fois que j'ai mis sur notre scène des vertus morales ou politiques, j'en ai toujours cru les tableaux trop peu dignes de paraître devant elle, quand j'ai considéré qu'avec quelque soin que je les pusse choisir dans l'histoire, et quelques ornements dont l'artifice les pût enrichir, elle en voyait de plus grands exemples dans elle-même. Pour rendre les choses proportionnées, il fallait aller à la plus haute espèce, et n'entreprendre pas de rien offrir de cette nature à une reine très-chrétienne, et qui l'est beaucoup plus encore par ses actions que par son titre, à moins que de lui offrir un portrait des vertus chrétiennes dont l'amour et la gloire de Dieu formassent les plus beaux traits, et qui rendit les plaisirs qu'elle y pourra

¹ La tragédie de *Polyeucte* fut imprimée pour la première fois en 1644. Louis XIII était mort l'année précédente, laissant les rênes de l'État entre les mains d'Anne d'Autriche, sa veuve, régente pendant la minorité de son fils, qui fut depuis Louis le Grand.